

Le sujet des « blessures aristocratiques » et des atteintes à l'honneur est particulièrement riche et les points de vue choisis pour l'étudier très divers, aussi bien pour ceux qui sont victimes de ces blessures (magistrats, commandants en chef, particuliers) que pour le type de blessures (physiques, avec les blessures de guerre ou les gifles, ou morales, avec la diffamation ou le deuil). Certains articles reviennent sur des a priori (lien entre honneur et prestige et cicatrices de guerre ou nécessité de laver son honneur dans le sang) et beaucoup montrent qu'il faut tenir compte de l'évolution chronologique : les atteintes à l'honneur ne sont pas considérées de la même façon pendant toute la période républicaine (c'est essentiellement cette période qui est étudiée). Le livre, bien que dense, n'épuise du reste pas la richesse du sujet, ce qui est normal. Il ouvre des perspectives et présente des pistes de réflexion et on ne peut que souhaiter qu'elles soient suivies.

Catherine WOLFF

Lawrence Keppie, *Slingers and Sling Bullets in the Roman Civil Wars of the Late Republic, 90-31 BC*, Oxford, Archaeopress (Archaeopress Roman Archaeology 108), 2024, 99 p., 19,99 £, ISBN 9781803276403.

Voici un ouvrage bien fait et qui apporte du neuf sous un petit format (moins de 100 pages). On n'en attendait pas moins de L. Keppie, qui fut un des responsables de l'Hunterian Museum auprès de l'université de Glasgow et qui a écrit un livre important sur l'armée romaine, dans le passage de la République à l'Empire (*The Making of the Roman Army*, Londres, 1984). Après avoir consulté ce petit livre, le lecteur constatera que les schémas habituels doivent être fortement nuancés.

Loin d'être des sauvages sans lois, les Romains possédaient une éthique de la guerre. Elle leur imposait de suivre le modèle de Diomède, le héros homérique qui affrontait l'ennemi les yeux dans les yeux, en face-à-face. Ils répugnaient donc aux stratagèmes et au combat à distance. Ils n'en ont pas moins utilisé des astuces et des armes qui tiraient de loin : artillerie des balistes, arcs, javelots et frondes notamment, et les manuels relèvent souvent la présence de frondeurs Baléares dans les combats de la République en ouverture de batailles. Un livre récent a attiré l'attention sur cette pratique qui, bien qu'elle ne fût jamais décisive, n'en a pas moins rendu de grands services aux généraux (B. Lefebvre, *Combattre de loin chez les Romains*, Bordeaux, 2024). Elle permettait de fatiguer l'ennemi avant le corps-à-corps des légionnaires, elle lui causait des pertes et elle affectait son moral. Scipion Émilien à Cannes en 216 (Tite-Live, XXII, 49, 1) et le légat Cotta contre les Éburons en 54 avant J.-C. (César, *BG*, V, 35, 8) en ont subi les effets : ils ont été blessés par des balles de frondes puis sont morts.

L'auteur a rédigé un ouvrage dont le contenu dépasse chronologiquement le titre puisqu'un dernier chapitre traite du sujet pendant l'époque impériale. Il a choisi de suivre un plan chronologique.

Le recours aux frondeurs provient d'un héritage ancien : ils sont bien attestés en Grèce, mais ils devaient être très répandus dans tout le monde ancien, comme en

témoigne l'épisode de David contre Goliath. C'était une arme bon marché et que tout jeune garçon pouvait apprendre à utiliser en gardant les moutons.

Le siège de Numance a livré 320 balles. Le site d'Asculum, qui a marqué la guerre Sociale, en a livré plusieurs milliers ; sur certaines d'entre elles, on trouve les numéros de légions (IX, XI, XV), et les noms de contingents alliés, des *socii*.

Ensuite, entre 89 et 50, se placent des guerres diverses, civiles et extérieures. L. Keppie suit les aventures de Sertorius en Espagne, un noble romain devenu une sorte d'aventurier sans attaches. Puis, il passe à la guerre des Gaules avec César et dans l'ouest de l'empire avec le roi Sosus de Maurétanie ; il est intéressant de voir que des clients de Rome suivaient à l'occasion la mode de mettre leur nom sur des balles de frondes. Attention à la carte fig. 17, p. 29 : sous le n° 2, il faut mettre « Africa » et pas « Numidia ». De 49 à 45, la guerre civile a laissé des glands à Ilerda, Dyrrachium, Pharsale, en Afrique et en Espagne, surtout à Munda. Entre 44 et 42, l'auteur nous entraîne aux batailles de Modène et Philippes, en Calabre et en Sicile. Un intérêt particulier s'attache au siège de Pérouse, pour la période 41-40. Deux dames romaines, Fulvie, troisième épouse de Marc Antoine, et Octavie, sœur d'Octave, ont donné matière à des textes peu amènes (nous y reviendrons). Entre 40 et 31 avant J.-C., Pompée junior a fait graver la légende CN MAG IMP, *Cn(eius) Mag(nus), imp(erator)*. Il reprenait le surnom de son père, « le Grand », et il se donnait le titre d'*imperator* qui peut paraître discutable. Ces choix avaient une signification politique.

Un dernier chapitre aborde la question des frondeurs sous l'Empire. Il se fonde sur une stèle de Rome qui montre un personnage armé d'une arme de ce type ; nous ne sommes pas persuadé qu'il ait été un militaire. C'est surtout la colonne Trajane qui est utilisée pour montrer la permanence du recours aux frondes par les soldats au début du II^e siècle.

Cette étude chronologique fonde une enquête thématique importante. Elle utilise l'archéologie et, dans une moindre mesure, l'épigraphie pour éclairer l'histoire générale, politique notamment (pour les guerres civiles) et surtout l'histoire militaire. Le rôle tactique des frondeurs et leur redoutable efficacité ont été rappelés plus haut ; de même, l'histoire de l'armement est enrichie par cette enquête. Il convient de rappeler que les balles de frondes étaient fabriquées en argile ou en plomb. Il est loisible de supposer que de simples pierres pouvaient également être utilisées.

Un autre apport de ces objets tient aux textes qu'ils supportaient parfois (nombre d'entre eux, toutefois, étaient anépigraphes). On pouvait y trouver le nom du commandant d'armée, comme le roi Sosus ou l'*imperator* Pompée junior, mentionnés plus haut. On y lit parfois les noms de centurions et, plus intéressant, d'unités de *socii*, et les numéros de légions. Il apparaît donc que les légionnaires utilisaient des frondes et qu'ils ne limitaient pas leur armement au couple *gladius-pilum*. Et, pour s'en servir, ils devaient avoir subi un solide entraînement. Ce point nous paraît important : lors de l'exercice, *exercitium* ou *exercitatio*, ils apprenaient à se battre avec toutes les armes possibles.

Les textes portent aussi parfois le nom du fabricant ou d'une cité.

Enfin, ils permettaient d'envoyer des messages à l'ennemi, en particulier lors des sièges. Comme on le devine, ces textes étaient faits d'injures, parfois obscènes, sexuelles.

Le siège de Pérouse, par exemple, a laissé des textes très crus, exempts de galanterie : « Je cherche le con de Fulvie » ; « Je cherche le cul d'Octavie ». Il serait intéressant et utile de faire un recueil, annexe du *CIL*, qui regrouperait toutes ces inscriptions.

L'ouvrage est bien illustré, comme il est attendu de la part d'un bon archéologue (42 figures) ; il se termine par une solide bibliographie (p. 83-94) et par un index. Il rendra de grands services aux chercheurs qui font de l'histoire politique et militaire, aux archéologues et aux épigraphistes.

Yann LE BOHEC

Giovanni Brizzi, *Roma contro i Parti. due imperi in guerra*, Rome, Carocci, 2022, 294 p., 21,38 €, ISBN 9788829011605.

Dans cet ouvrage de synthèse, le professeur Giovanni Brizzi retrace les étapes des conflits entre les Romains et les Parthes, à partir de leurs premiers contacts au I^{er} siècle avant J.-C., jusqu'au III^e siècle après J.-C., lorsque la dynastie des Arsacides est supplantée par celle des Sassanides.

Un riche répertoire bibliographique et des références constantes aux sources accompagnent ce travail, solide mais accessible aux lecteurs moins familiers avec ces questions. Dans l'introduction, l'A. analyse le concept romain de *virtus* et la structure de l'armée romaine après les innovations introduites par Marius. Le premier chapitre est consacré à l'organisation militaire des Parthes, basée sur les unités montées : les escadrons de la cavalerie lourde des cataphractes et les unités d'*hippotoxotai*, des archers à cheval. Ensuite, il examine le premier contact entre les Romains et les Parthes, qui eut lieu en 190 avant J.-C. à la bataille de Magnésie entre Rome et les Séleucides, qui utilisaient également des unités de cataphractes parthes. Le deuxième chapitre est entièrement consacré à la défaite romaine de Carrhes (53 avant J.-C.), que l'A. considère comme la date charnière qui ouvre la longue rivalité entre les deux empires : « la giornata di Carre ha indubbiamente segnato la storia. Preceduta, accompagnata e seguita da suggestioni emotive di ogni genere [...], questa battaglia si inserisce come evento epocale nella continuità di una tradizione plurisecolare, quella dello scontro tra Oriente e Occidente », (p. 51).

Les chapitres suivants retracent les moments forts des contacts entre les deux empires, en s'attardant sur les épisodes de guerre mais aussi sur les négociations diplomatiques et les événements politiques des uns comme des autres, tout en analysant les changements intervenus au fil du temps sur le front romain en matière de tactique et d'organisation militaire. Dans ce panorama, l'A. se concentre particulièrement sur les relations entre Rome et la Judée, qu'il présente comme un élément décisif dans l'équilibre géopolitique du Proche-Orient.

Originaires d'Asie centrale, les Parthes avaient avancé vers l'ouest, occupant progressivement les territoires de l'Empire séleucide ; vers la fin du II^e siècle avant J.-C., ils contrôlaient les routes terrestres de la Mésopotamie à la Chine, et les routes maritimes du golfe Persique à l'océan Indien. Outre les Romains, avec lesquels ils se disputaient le